

AVANT-PROPOS

La première édition de ce livre parut à la Librairie générale de droit et de jurisprudence en 1972. Il s'agissait de ma thèse de doctorat en droit. J'avais été étudiante à la Faculté de droit et à l'Institut d'études politiques de Paris et j'occupais alors une chambre à deux pas de la librairie « de poche », entièrement consacrée à l'auteur de *Voyage au bout de la nuit*, d'Émile Zola. Signe du temps et de l'espace, c'est à sa suggestion que reparait aujourd'hui ce livre, au sein de sa collection « Céline & Cie ». Je n'avais jamais voulu le republier jusqu'alors, mais il m'a convaincue par sa ferveur celineuse et sa passion des grands auteurs.

Pourquoi avais-je choisi Céline pour sujet de thèse ? Par intérêt pour la littérature et les débats d'idées et par une insouciance naturelle à l'égard des stratégies de carrière. Un tel sujet, à l'évidence, me faisait courir le risque d'un échec au concours d'agrégation de droit public et science politique, que j'ai tenté et réussi. Par goût et plaisir, je continue de temps à autre à rapprocher littérature et idées politiques, mais désormais l'essentiel de mes travaux ne quitte guère le droit, en toute sa rigueur austère : droit administratif, droit de l'urbanisme, droit de l'environnement... Mes pairs m'ont alors pardonné cet anticonformisme de jeunesse.

L'histoire des idées politiques, que j'ai enseignée en début de carrière, n'a pas la place qu'elle mérite dans les facultés de droit et à Sciences Po, ce qui est regrettable. Cette discipline porte à s'interroger sur les phénomènes de pouvoir, les causes des conflits politiques et sociaux, la recherche d'un équilibre... L'étude des écrits de certains

auteurs et des « grandes œuvres politiques de Machiavel à nos jours » – titre du remarquable ouvrage de mon maître, Jean-Jacques Chevallier – permet de prendre la juste mesure de ces affrontements, de dépeindre les divers visages de l'autorité et de mettre en lumière l'identité des problèmes, quels que soient les époques, les pays, les régimes politiques. Quand les grands écrivains s'en mêlent, leurs idées ont souvent autant d'intérêt que les discours pontifiants des spécialistes, et elles sont exprimées dans un style plus revigorant.

Louis-Ferdinand Céline fait partie de ces écrivains brillants de l'entre-deux-guerres, qualifiés d'« anticonformistes des années 1930 », les Gide, Bernanos, Aragon, Drieu la Rochelle et bien d'autres qui, de sensibilité de droite ou de gauche, s'engageaient politiquement dans leurs œuvres, réaction épidermique qu'expliquent le traumatisme de la Première Guerre mondiale et la montée de nouveaux périls. Cette brève coupure d'une vingtaine d'années a richement contribué à la création artistique et au débat d'idées en Europe et Céline s'inscrit dans cette lignée.

Comme beaucoup, j'admirais le talent de ce « râleur grandiose », son caractère d'insoumis, l'« émotion dans le langage écrit » dont il s'était fait le promoteur. Je me sentais proche de cette monumentale imprécation contre la guerre, la violence et la bêtise des hommes.

Pendant cinq ans, j'ai fréquenté la Bibliothèque nationale, rue de Richelieu, faisant venir des réserves de Versailles tout ce qui avait été publié sur Céline, soit peu de chose à cette époque. J'avais pu me procurer les pamphlets, m'efforçant d'en donner une analyse aussi complète et objective que possible. Dominique de Roux, qui venait de consacrer à Céline deux tomes des *Cabiers de l'Herne*, m'ouvrit aimablement ses dossiers, et je pus rencontrer des témoins qui avaient fréquenté l'écrivain – disparu en 1961 – ou qui avaient travaillé sur son œuvre : M^e François Gibault, Jean-Pierre Dauphin, M^e Tixier-Vignancour (l'avocat qui avait obtenu son amnistie), Lucien Combelle. Ce dernier avait été le secrétaire de Gide et de Drieu la Rochelle, avant

de jouer un rôle important dans la presse sous l'Occupation. Après guerre, il avait trouvé un poste modeste à Radio Luxembourg. Très intimidée, j'allai le voir dans son bureau. En me raccompagnant, ce colosse me serra la main et me dit : « Quel plaisir vous m'avez fait... Écrire sur Céline... et une femme ! » Un dimanche après-midi, je me suis hasardée à monter à Meudon où j'ai aperçu Lucette, mais la cohorte des courtisans et mon souci de discrétion m'ont conduite à ne pas renouveler l'expérience. J'ai sans doute eu tort.

Mon directeur de thèse était Maurice Duverger. Après la soutenance, les mentions furent bonnes et Georges Burdeau, qui dirigeait la « Bibliothèque constitutionnelle et de science politique », une collection prestigieuse de la Librairie générale de droit et de jurisprudence, accepta de publier l'ouvrage. Je demandai à Jean-Jacques Chevallier, que je connaissais peu et que j'admirais, de me faire l'honneur d'une préface. Il y consentit, et je suis restée liée d'amitié avec lui jusqu'à sa mort.

C'est ainsi que Céline, le maudit, est entré à l'Université : par la grande porte. Comment aurait-il accueilli cette nouvelle ? Si je cherche à imaginer sa réaction, je devine un ricanement, un bougonnement caustique et une ébauche de sourire gentil. Par la suite, Céline devait susciter de très nombreux travaux universitaires, mais toutes les autres thèses ont été soutenues dans les facultés de lettres et peu de travaux ont été entrepris sur l'aspect politique de ses œuvres.

Céline s'est toujours défendu de tout engagement politique, se flattant de n'avoir jamais voté ou adhéré à un parti et se présentant comme un « homme à style » n'ayant aucun message à délivrer. Mais cette position n'est pas soutenable : quoi qu'il prétende, ses écrits l'ont engagé. Présent dans tous ses ouvrages, le pacifisme reste sa passion la plus forte. Il faut aussi noter une curieuse conception du socialisme, vu par le petit bout de la lorgnette, qu'il a défini dans *Les Beaux-Draps* comme un « communisme Labiche ». Et fort intéressants sont les témoignages qu'il livre sur le colonialisme, sur le gouvernement de Vichy en transit à Sigmaringen et sur certains événements de son époque. Si l'on

veut lui coller une étiquette, mais elle serait très réductrice, c'est sans doute celle d'anarchiste qui lui convient le mieux – anarchiste de droite ou de gauche, c'est selon.

Je ne pouvais manquer d'évoquer son antisémitisme. C'était évidemment la partie la plus délicate de la recherche, mais qu'il est impossible d'occulter. Certains estiment que l'excès quasi maladif, la volonté de provocation et d'outrance enlèvent toute portée aux propos de Céline. Une telle façon de voir n'est pas admissible. Les pamphlets, qu'à juste titre on n'a pas republiés, restent le « péché capital » de l'écrivain, tant ils accumulent les jugements violents et les odieux dérapages, amplifiés par la tragédie du génocide juif. Il convient donc de les condamner en bloc, tout aussi vigoureusement et d'autant plus que Céline n'a jamais reconnu ses torts. Il s'en tirait par une pirouette, se prétendant, par son caractère, plus proche des Juifs que des Français. Les pamphlets composent, comme l'a écrit Sartre, le « portrait d'un antisémite », révélsif propre à guérir de tout entraînement vers cette infamie.

Une thèse d'université, par nature, est un travail académique qui n'est pas destiné à un vaste public. Je peux seulement dire que la mienne s'est épuisée très vite. Elle n'a donné lieu à aucune polémique et j'ai reçu des lettres plutôt élogieuses des « céliniens », comme celle, pleine de subtilité, de Michel Audiard. Exception faite de son impardonnable antisémitisme, Louis-Ferdinand Céline ne cessera jamais, toutes générations confondues, d'intéresser les insoumis, les libertaires, ceux qui rêvent, sans y croire, à une société harmonieuse où régneraient égalité et fraternité. Comme beaucoup d'écrivains de cette époque, il fut avant-gardiste, précurseur, par exemple, des luttes en faveur de l'environnement dont il n'a pas su mesurer la globalité car il restait marqué par un nationalisme profond. Et comment ne pas hurler avec lui contre la violence et la guerre, toujours prégnantes? Il n'est pas paradoxal que son pessimisme foncier et sa révolte obsessionnelle puissent être aussi un formidable cri d'espoir.

INTRODUCTION

Situer les rapports de Louis-Ferdinand Céline avec la politique n'est pas chose aisée. Il se voulut homme des contradictions, dont le juste portrait ne peut être tracé qu'en empruntant au paradoxe, ce qui, somme toute, est flatteur si l'on admet que l'axiome de Valéry, selon lequel le degré d'une civilisation se mesure au nombre des contradictions qu'elle accumule, s'applique aussi à l'homme.

Céline se défendit toujours vigoureusement de s'être engagé politiquement, rappelant qu'il n'adhéra à aucun parti, qu'il ne vota jamais, se flattant d'être « homme à style », sans message à délivrer. Ses écrits cependant l'associèrent aux controverses politiques de son époque et, il semble bien que l'on puisse parler à son propos de littérature engagée. Ses ouvrages n'évoquent pas la littérature pure, « art pour art » cher à Théophile Gautier, l'écrivain devant, selon Flaubert, éviter de « déchoir » dans l'action et se défier de la « trahison des clercs », selon Julien Benda. Ils ne correspondent pas non plus à la littérature responsable souhaitée par Jean-Paul Sartre, citant en exemple le Voltaire de l'affaire Calas, le Zola de « J'accuse » et le Gide du *Voyage au Congo*. Céline rejoint plutôt la lignée des écrivains qui font de la politique sans le savoir, « en situation », engagés dans leur époque, dont ils témoignent.

La bataille obsessionnelle du pamphlétaire pour qui, comme l'exprime le Don Quichotte de Cervantès, « le chemin est meilleur que l'auberge », rebelle fondamental qui aspire à faire du verbe un acte, exerce une influence importante, encore qu'indirecte le plus souvent, sur les événements politiques de son époque. Si l'influence des propositions des pamphlets céliniens sur les esprits de son temps reste faible, l'outrance même des arguments et du style desservant les causes défendues, sa critique impitoyable des maux de la civilisation de son époque demeurera comme un témoignage important de la crise intellectuelle et politique de l'entre-deux-guerres.

Une première approche de la pensée célinienne permet de constater que l'écrivain épousa assez complètement la cause des contestataires des années 1930, qui remettaient globalement en question les conditions d'être de l'homme et des sociétés. Après les « années d'illusion » et le « temps du sommeil » qui avaient suivi la victoire de 1918, les années 1930, « tournantes », marquent, avec la fin de la prospérité économique, les débuts d'un désarroi général devant la montée des périls et la déroute de valeurs autrefois consacrées. Atteints du mal de gravité, les intellectuels français et certains écrivains s'intéressent vigilement aux problèmes que pose l'actualité politique. « Ariel se met au service de Caliban », le sérieux gagne. De vastes chroniques, romans en plusieurs tomes, content cette inquiétude : *Les Hommes de bonne volonté* de Jules Romains, *La Chronique des Pasquier* de Georges Duhamel, *Les Thibault* de Roger Martin du Gard... Pour les contestataires de l'époque, il s'agit de bousculer les idéologies et les conformismes officiels. Exister c'est résister, la profession de foi de Nathanaël n'a jamais été plus actuelle : « Le monde ne sera sauvé, s'il peut l'être, que par des insoumis. »

L'importance de cette remise en cause, menée avec opiniâtreté par des artistes de talent avant la guerre, n'a pas été assez soulignée alors que la plupart des thèmes

soutenant les démonstrations de philosophes contemporains et les révoltes soixante-huitardes avaient déjà été développés par les intellectuels des années 1930. Déjà avaient été dénoncés le mythe du progrès libérateur, les imperfections de « l'homme-masse », les limites du matérialisme, les failles des démocraties représentatives. Déjà il était apparu que « la crise est dans l'homme », un homme nouveau plus exigeant que l'*Homo economicus* destiné à être livré aux ordinateurs. Déjà s'était exprimée une réaction spiritualiste cherchant à redonner à l'instinct et à l'imagination leurs lettres de noblesse contre le rationalisme-roi des siècles précédents. Si ce mouvement d'idées n'a eu en son temps qu'une influence en pointillés, la cause en paraît être l'isolement des insoumis, écrivains et intellectuels solitaires ou groupements à l'audience limitée. L'époque contemporaine donnera des assises plus solides à cette contestation, mais il ne faut pas oublier qu'elle s'exprima avec force dès 1930, tout spécialement en Europe et en France. Le Céline de *Voyage au bout de la nuit* et des pamphlets participe à cette crise des esprits, la plupart de ses révoltes en témoignent et leur expression vigoureuse et sensible correspond bien à ce désarroi ressenti intimement. Mais s'il fait sienne cette remise en cause par les thèmes du combat, il s'en détache par la façon dont il l'aborde.

Ce qui caractérise l'état d'esprit des années 1930, c'est que la révolte conduit à l'espérance. Pour résoudre la crise, une totale confiance est mise soit dans les vertus de l'intelligence ou de la raison (Paul Valéry, Alain), soit dans la foi chrétienne (Paul Claudel, Georges Bernanos, François Mauriac, Julien Green), soit dans le dépassement humain (Henry de Montherlant, Pierre Drieu la Rochelle, André Malraux), soit dans le communisme (Romain Rolland, Paul Eluard, Louis Aragon, Paul Nizan). Céline pessimiste, athée, aborde ce combat avec désespérance. Il pose en postulat l'absurdité et le tragique de l'existence et, devant les paradis infernaux des « mondes finis », ressent

l'angoisse nue, l'absence de ce que Thérèse d'Avila nommait « l'espérance sentie ».

Si certains aspects de sa pensée rappellent la démarche existentialiste ses engagements profonds le rapprochent davantage des philosophies de l'« utopie ». Il est proche des conceptions sartriennes sur le tragique et l'absurdité de l'existence, un nihilisme engendré par le désenchantement du monde, mais il n'adopte pas la solution existentialiste d'un nouvel humanisme fondé sur la toute-puissante liberté de l'homme, l'imagination d'un Sisyphe heureux. Il se réfugie plutôt dans l'utopie, « utopie concrète » selon le mot d'Ernst Bloch, mythe sorélien, la plupart de ses propositions s'inspirant de cet « idéalisme pessimiste » cher à Herbert Marcuse. Ce double réflexe – dénonciation des maux menaçant l'homme et les sociétés du xx^e siècle, appel à un idéalisme créateur pour lutter contre la gravité de la crise – fait de Céline à la fois un témoin de son temps et un précurseur. Il explique la modernité de l'écrivain et le succès qu'il rencontre auprès des jeunes générations.

Dès la publication de son premier roman, *Voyage au bout de la nuit*, en 1932, Louis-Ferdinand Céline suscite les controverses. À l'admiration sans réserve d'Henri Barbusse, Georges Altman, Léon Daudet, Georges Bernanos pour, aux dires de ce dernier, « ce langage inouï, comble du naturel et de l'artifice », s'oppose la condamnation hautaine des bien-pensants « offensés par les expressions triviales, grossières et insupportables, susceptibles de révolter les lecteurs non avertis¹ ». La parution en 1936 de *Mort à crédit*, au style encore « plus haché, plus direct », avive les polémiques. Mais ces attaques s'adressent bien plus à la forme d'esprit et de style du romancier qu'à ses idées proprement dites. L'aspect corrosif et cru de sa prose choque les milieux conservateurs, alors que pour la gauche, qui

1. Jugement rendu le 30 novembre 1933, dans l'affaire du *Crapouillot* contre l'Académie Goncourt.

soutient l'écrivain, ce style exprime parfaitement le sentiment et le caractère populaires.

Moins d'un an après la sortie de *Mort à crédit*, Céline abandonne le genre romanesque, gage de sa réussite, pour s'engager dans la voie hasardeuse de la polémique pure, dont il entrevoit pourtant les risques. Quatre ouvrages, dont le style vigoureux et combatif illustre ce qu'il est convenu d'appeler « pamphlet » en littérature, sont publiés successivement. Il s'agit de *Mea culpa* (1936), *Bagatelles pour un massacre* (1937), *L'École des cadavres* (1938) et *Les Beaux Draps* (1941) où il exprime un antisémitisme outrancier. Il se voit dès lors attaqué pour ses idées elles-mêmes, lesquelles suscitent sa condamnation définitive par la gauche ainsi qu'une récupération calculée par l'extrême droite, la droite conservatrice n'ayant jamais reconnu l'énergumène comme l'un des siens. L'écrivain vieillissant prétendait que son originel péché, cause de toutes les inimitiés attachées à sa personne, était son premier roman dont l'arrogance avait inquiété certaines convenances, impardonnable provocation. En fait, la vigueur des controverses et des ressentiments soulevés par Céline a bien pour principale origine ses pamphlets politiques.

Il est de nos jours une coutume, celle de séparer le bon Céline, celui des romans, du mauvais Céline, celui des pamphlets, et de s'attacher à confectionner des morceaux choisis de son œuvre. Une telle distinction artificielle semble interdite à qui tente de saisir dans son ensemble la pensée de l'auteur. On a déjà beaucoup écrit sur le romancier ; ces pages s'intéressent au polémiste. Elles ne prétendent nullement juger du bon ou du mauvais Céline. Elles ambitionnent seulement une présentation claire des idées politiques de l'écrivain et une analyse cherchant à en dégager les grandes directions pour mettre en valeur l'originalité du témoignage. Une première difficulté réside dans le caractère tumultueux du style, dont certaines techniques – dogmatisme brutal, provocation, lyrisme, recherche de l'effet, affirmations

péremptoires sans rigueur ni nuance – sont autant d’artifices et d’obstacles à franchir pour dégager l’idée elle-même.

Une présentation confrontant les idées politiques de l’écrivain à de grands thèmes d’ensemble a paru nécessaire à la clarté de l’exposé, encore qu’il n’échappe pas qu’en la forme elle soit par trop systématique pour rendre compte d’une pensée tout en nuances et contradictions. Trois thèmes principaux se détachent dans les écrits céliniens. Le pacifisme semble l’avoir emporté par la vigueur du sentiment. L’antisémitisme l’a emporté dans les pamphlets par le nombre des pages. Il a chargé l’écrivain du fardeau d’un péché capital. Le socialisme, entendu au sens large, l’a entraîné dans la voie d’un « communisme Labiche » et dans des projets largement utopiques d’organisation sociale. Quant à l’anarchisme et au fascisme, attitudes politiques très souvent attribuées à l’écrivain, le bien-fondé d’une telle imputation doit être discuté et l’on recherchera si, au sens strict donné par la science politique à ces théories, Céline peut ou non être qualifié d’anarchiste et de fasciste.

Une seconde partie, moins exégétique, présente d’une part les jugements portés par l’écrivain sur certains événements politiques de son époque, en particulier la chronique qu’il fit de la chute de l’Allemagne hitlérienne et du séjour des vichyssois et des collaborateurs à Sigmaringen, où il exerça lui-même, plusieurs mois durant, sa profession de médecin, témoignage authentique bien que fragmentaire qui donne d’intéressantes précisions sur cette période troublée de l’Histoire. Les jugements portés sur Céline par ses contemporains seront exposés d’autre part. Leur compte rendu ne s’est pas voulu exhaustif, vu l’abondance des documents. On a seulement cherché à regrouper les prises de position des censeurs et des admirateurs selon les différents clivages politiques et à mettre en valeur les modifications qu’elles subirent. Ces jugements contrastés

INTRODUCTION

reflètent les tribulations étranges entre la gauche et la droite de Louis-Ferdinand Céline, l'irrécupérable dont la seule constance est la fidélité à sa profession de foi d'insoumis.